La sainteté de Thomas d'Aquin et la vénération de ses reliques

Pour clore un triple jubilé

Pour les disciples et dévots de saint Thomas d'Aquin, trois anniversaires successifs ont marqué le calendrier récent : le sept centième anniversaire de sa canonisation (2023), les sept cent cinquante ans de sa mort (2024), puis le huit centième anniversaire de sa naissance (2025)[1]. Pour honorer ce triple jubilé qui s'achève, je propose d'abord un bref aperçu de la vie de saint Thomas ; en second lieu, je rappellerai quelques éléments touchant sa canonisation et ses reliques ; troisièmement, je présenterai ce que saint Thomas lui-même entendait par « sainteté » ; en quatrième lieu, je noterai quelques aspects centraux de sa pensée et de sa spiritualité ; enfin, la dernière partie rappellera le sens que, dans sa théologie, saint Thomas attribuait à la vénération des reliques des saints[2].

1. Bref aperçu de la vie de Thomas d'Aquin

Thomas d'Aquin est né en 1224 ou 1225 (bien que l'on retienne le plus souvent 1225, la date exacte est incertaine). À sa naissance, saint François d'Assise était encore vivant (il rendit son âme à Dieu en 1226) tandis que saint Dominique était mort quelques années auparavant (en 1221). Saint Thomas était d'origine lombarde et normande. Il naquit dans le château familial de Roccasecca, dans le comté d'Aquino en Campanie, à mi-chemin entre Rome et Naples, dans une famille de la petite noblesse italienne : son père était gouverneur de la région. Nous savons qu'il avait au moins quatre frères et cinq sœurs, dont deux devinrent comtesses par leur mariage. Thomas était le plus jeune fils de la famille. Selon un usage bien attesté à l'époque, il

1. Cet article reprend, avec quelques ajustements, le texte d'une conférence donnée en la cathédrale de Sion le 31 janvier 2024, qui fut suivie d'une vénération du crâne de saint Thomas exposé en cette cathédrale. Le genre et le style d'une conférence orale adressée à un large public ont été conservés.

2. Même sans références explicites, l'exposé s'inspire des travaux suivants : Jean-Pierre Torrell, *Initiation à saint Thomas d'Aquin*, Sa personne et son œuvre, Nouvelle édition profondément remaniée et enrichie d'une bibliographie mise à jour, Cerf, Paris, 2015 ; Marika Räsänen, *Thomas Aquinas's Relics as Focus for Conflict and Cult in the Late Middle Ages*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 2017 ; Philippe Margelidon (dir.), *Thomas d'Aquin et le Saint-Sacrement*, Culte, reliques, poésie et musique, "Patrimoines thomistes", Cerf, Paris, 2025.

fut destiné à l'Église. Le château familial se trouvait à proximité de l'abbaye du Mont-Cassin, fondée par saint Benoît qui y avait rédigé sa règle monastique. Lorsque le petit Thomas atteignit l'âge de cinq ou six ans, ses parents l'envoyèrent comme oblat à l'abbaye du Mont-Cassin, sans doute avec l'intention qu'il en devînt un jour l'abbé. Ainsi, saint Thomas reçut d'abord une formation bénédictine. Compte tenu des qualités du jeune garçon, ses parents voulurent lui donner une formation intellectuelle plus poussée, et probablement Thomas lui-même perçut assez tôt que ses dispositions pour l'étude méritaient d'être mises au service d'un grand nombre, suivant ce qu'il expliquera plus tard : s'il est bon de contempler les choses divines, il est encore meilleur de les contempler *et* de les transmettre. C'est pourquoi, tandis qu'il avait atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, il fut envoyé à Naples, grand centre culturel et intellectuel de l'époque, pour y faire des études de lettres et de philosophie. C'est à Naples que le jeune Thomas fit connaissance des Dominicains et notamment du frère Jean de San Giuliano qui exerça un rôle important dans sa vocation. Thomas reçut l'habit dominicain à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, en 1244. Cela contrariait les plans de ses parents concernant son avenir. Sa famille l'arracha donc aux frères dominicains, le ramena au château familial et s'employa à le faire changer d'avis. Mais Thomas tint bon et résista aux injonctions de sa famille. Face à l'obstination du jeune homme, ses parents durent se résoudre à le laisser retourner chez les Dominicains.

Cet épisode est fort significatif de la vocation, de la spiritualité et de la forme de sainteté de Thomas d'Aquin. En effet, à cette époque, devenir abbé du Mont-Cassin représentait un statut social très enviable. À l'inverse, les Dominicains (comme les Franciscains) étaient un ordre religieux très récent, et de surcroît pauvre, plus précisément mendiant, ce qui ne correspondait guère aux aspirations des classes supérieures de la société. Le choix d'une forme de vie pauvre et humble est central dans la vocation de Thomas d'Aquin. On peut le rapprocher d'un événement de la vie de saint François d'Assise qui, voulant embrasser une vie pauvre, rendit son argent à son père, déposa ses vêtements et se mit nu sur la place publique d'Assise, en geste de conversion. Chez Thomas, le refus du Mont-Cassin constitue en quelque sorte une réplique du geste de saint François[3]. Le choix d'une vie simple amena Thomas à refuser toujours les honneurs. Il signa ses lettres comme

3. Cf. Marie-Dominique CHENU, *St Thomas d'Aquin et la théologie*, "Maîtres spirituels", Seuil, Paris, 1959, p. 11 : « Le refus du Mont-Cassin est, chez Thomas d'Aquin, l'exacte réplique du geste de François d'Assise ; n'y manque pas la pointe dramatique. Ce ne sont plus seulement les individus qui vivent pauvres, mais les institutions elles-mêmes. »

« frère » (*frater*) Thomas d'Aquin, laissant le nom de « père » à d'autres. Plus tard, il s'engagea avec vigueur et passion pour défendre la légitimité et la valeur d'une vie religieuse mendiante de frères voués à l'étude et à la prédication, ce qui était alors une nouveauté contestée par certains : il mena de nombreuses controverses universitaires et publiques, et rédigea même successivement trois ouvrages sur ce sujet[4].

Après son retour chez les Dominicains, les étapes de la vie de saint Thomas s'enchaînèrent très rapidement : il se consacra à la théologie et à la philosophie, à l'enseignement, à l'écriture et à la prédication. En 1245, Thomas fut envoyé à Paris, le centre de la théologie en Occident à cette époque, sous la conduite de saint Albert le Grand qu'il suivit ensuite à Cologne où il devint son assistant, avant de revenir à Paris pour y accomplir ce qu'on appelle aujourd'hui un « doctorat en théologie », puis d'y devenir professeur. Après un temps d'enseignement à Paris, Thomas fut assigné à Orvieto, en Italie, puis il fonda un centre de théologie à Rome ; il revint ensuite à Paris comme professeur de théologie, et retourna finalement au couvent dominicain de Naples. Pendant quelque vingt-cinq ans d'activité, il rédigea de nombreux commentaires de l'Écriture sainte (Ancien et Nouveau Testament), des ouvrages de théologie, de nombreux traités de théologie et de philosophie, un imposant ensemble de commentaires d'œuvres philosophiques (en particulier d'Aristote), des expertises de toutes sortes, des œuvres liturgiques (en particulier l'office et la messe de la Fête-Dieu qui fut instituée de son vivant) et, bien sûr, comme frère prêcheur, des sermons (des sermons prêchés en latin dans un cadre universitaire, ou en dialecte napolitain durant les dernières années de sa vie à Naples). Son œuvre, aussi bien en volume qu'en profondeur, est monumentale. Les journées ordinaires de saint Thomas étaient rythmées par la célébration de la messe, l'enseignement, l'écriture ou la dictée à ses secrétaires, et la participation à l'office des complies.

Des témoins rapportèrent que, durant les derniers mois de sa vie, Thomas expérimenta plusieurs extases pendant la célébration de la messe (au point que, l'une ou l'autre fois, il fallut intervenir pour que la célébration pût se poursuivre). Puis vint un jour où le cours ordinaire des activités de Thomas cessa. C'était la Saint-Nicolas, 6 décembre 1273 : Thomas eut à nouveau une extase, une expérience de transformation intérieure pendant la célébration de la messe, après laquelle il n'exerça presque plus d'activité d'écriture. À son frère, ami, compagnon et secrétaire Raynald de Piperno, qui s'en étonnait,

4. *Contre ceux qui attaquent le culte de Dieu et l'état religieux* (en 1256), *La perfection de la vie spirituelle* (en 1269-1270), et *Contre l'enseignement de ceux qui détournent de l'état religieux* (entre 1270 et 1271).

Thomas répondit ces mots fameux : « Je ne peux plus : tout ce que j'ai écrit me semble de la paille en comparaison de ce que j'ai vu. » Cela ne signifie pas que saint Thomas eût méprisé ce qu'il avait écrit. Le mot « paille » (*palea*) signifie la « bale » (ou « balle »), c'est-à-dire l'enveloppe qui entoure le grain. Thomas avait enseigné et écrit (c'était l'enveloppe) et il avait aussi atteint le grain, c'est-à-dire le mystère même de la Trinité divine et du Christ auquel il s'était uni de manière saisissante dans sa contemplation[5]. Après quelque temps de repos chez l'une de ses sœurs, le frère dominicain affaibli se remit en route pour le deuxième concile de Lyon auquel le pape l'avait convoqué ; mais, épuisé, il dut s'arrêter à l'abbaye cistercienne de Fossanova (entre Naples et Rome). Outre les expériences mystiques qui avaient marqué sa dernière année, Thomas était physiquement et psychiquement épuisé. Il avait quarante-neuf ou cinquante ans, bien davantage que l'espérance moyenne de vie à cette époque. À l'abbaye cistercienne de Fossanova, saint Thomas se confessa (une confession qui, suivant son confesseur, fut comme celle d'un petit enfant), il reçut le viatique et l'extrême-onction, il prononça sa profession de foi eucharistique, puis il mourut au petit matin du 7 mars 1274.

2. La canonisation et les reliques

Après l'office de sépulture, le corps de Thomas d'Aquin reposa au monastère cistercien de Fossanova. Avant même la sépulture, on rapporte un miracle accompli en faveur d'un moine cistercien qui s'était couché sur le corps mort de saint Thomas. Une profonde vénération populaire se développa rapidement, avec des pèlerinages. Plusieurs miracles de guérison furent aussi attribués à Thomas. Sa vénération ne fut pas tant le fait d'intellectuels ou d'universitaires, mais bien plutôt de religieux, de clercs et de laïcs de tout genre : une vraie vénération *populaire*. Cette piété populaire envers saint Thomas n'a jamais cessé.

Les reliques de ceux et celles que l'on considérait comme saints ou saintes étaient très visitées dans l'Italie de l'époque. Ici commence l'histoire mouvementée des reliques de saint Thomas. D'une manière surprenante pour notre culture et notre sensibilité religieuse d'Européens du XXIe siècle, les fidèles italiens du XIIIe siècle voulaient toucher, sentir ou déposer un baiser sur le corps de Thomas. Constatant cette ferveur, les moines de Fossanova craignaient qu'on vînt leur enlever le corps de saint Thomas. Tout d'abord, ils

5. Cf. Marjorie O'Rourke Boyle, « Chaff : Thomas Aquinas's Repudiation of His *Opera omnia* », *New Literary History* 28 (1997), p. 383-399.

le déplacèrent en différents endroits de leur église ; à cette occasion, des témoins rapportèrent que le corps de Thomas était resté en parfait état de conservation et dégageait une odeur suave : l'odeur de sainteté. Ensuite (et c'est ici que commencent les choses les plus étranges pour nous), à une date incertaine, il semble que les moines fragmentèrent le corps de saint Thomas[6]. La tête d'abord, considérée comme la partie la plus précieuse, fut mise à part dans une boîte, un reliquaire. C'est la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, on vénère la relique du crâne de saint Thomas, précautionneusement mise à part. Quelques années plus tard, une main fut donnée à une sœur de saint Thomas. D'autres parties du corps furent également découpées. Les restes corporels de saint Thomas furent probablement bouillis (peut-être dans du vin rouge, ce qui pourrait expliquer la couleur rougeâtre du crâne vénéré) pour séparer la chair et les os. Après la canonisation de Thomas, ses reliques restèrent à Fossanova, puis elles furent transférées au château de Fondi, au sud de Rome. En 1368, près de cent ans après la mort de Thomas, un décret du Pape fit transférer ses reliques au couvent des Dominicains (le couvent des Jacobins) de Toulouse (1369). Le bras droit de saint Thomas fut apporté à Paris. D'autres reliques sont attestées, à la fin du Moyen Âge, à Fossanova encore, et ailleurs en Italie (San Severino, Naples, Salerne) où des miracles continuèrent de lui être régulièrement attribués. À Toulouse, les reliques de saint Thomas restèrent dans l'église des Dominicains jusqu'à la Révolution. En 1791, elles quittèrent l'église des Jacobins pour la basilique Saint-Sernin de Toulouse où elles restèrent jusqu'en 1974, date à laquelle elles furent transférées dans l'église restaurée des Jacobins. Elles s'y trouvent aujourd'hui encore, sous le maître-autel, dans deux coffres (l'un pour les ossements, l'autre pour le crâne) ; le crâne fut alors placé dans un somptueux reliquaire nouvellement confectionné.

Thomas d'Aquin fut canonisé en 1323, presque cinquante ans après sa mort (les Dominicains tardent souvent à promouvoir la sainteté des leurs !)[7]. Il semble que ce furent les Dominicains de Sicile qui commencèrent à préparer la canonisation de Thomas. L'impulsion la plus décisive vint du pape Jean XII qui prononça la canonisation, le 18 juillet 1323 (l'étape intermédiaire de béatification n'existait pas encore), en rappelant les vertus et les miracles de saint Thomas. Ces vertus, c'est-à-dire les qualités de la vie sainte de Thomas d'Aquin, sont bien mises en valeur dans le procès de

6. Ce qui suit reste sujet à discussion parmi les historiens ; cf. M. Räsänen, *Thomas Aquinas's Relics*, p. 120-132 et p. 266-267.

7. Voir Serge-Thomas Bonino, « La canonisation de saint Thomas d'Aquin (juillet 1323). Contexte et enjeux », *Nova et Vetera* 98 (2023), p. 269-287.

canonisation qui fut conduit à Naples et dans la procédure supplémentaire accomplie à Fossanova. On y trouve en particulier les témoignages suivants. Saint Thomas a mené une vie sobre, consacrée principalement à l'étude, avec austérité : il consacrait peu de temps au sommeil et aux repas (souvent un seul repas par jour). Nombre de témoins soulignèrent la prière personnelle très fréquente de saint Thomas (avant l'étude ou avant de donner ses cours, ainsi qu'à d'autres moments de la journée ou de la nuit), sa piété, en particulier sa dévotion envers l'eucharistie (non pas l'adoration du Saint-Sacrement hors de la messe, telle que nous la pratiquons aujourd'hui, mais l'adoration dans la célébration même de l'eucharistie), ainsi que sa dévotion envers le crucifix et envers l'autel qui représente le Christ. Les témoignages rapportèrent spécialement la chasteté et l'humilité de Thomas. Des témoins soulignèrent sa disponibilité à servir les autres et son respect pour autrui (il savait s'abstenir de paroles blessantes). Il y est décrit comme fraternel, participant occasionnellement aux récréations avec les frères dominicains ou faisant une promenade avec les plus jeunes. Les nombreux témoignages convergent : Thomas d'Aquin fut un religieux exemplaire et entièrement dévoué à sa mission d'étude, d'enseignement et de prédication. Les descriptions de son portrait physique se montrent aussi concordantes : saint Thomas était de haute taille et, dans son âge mûr, il prit de l'embonpoint. Ces mêmes témoignages disent également qu'il était robuste (on ne lui connaît pas de maladie significative à part celle des derniers mois de sa vie) et qu'il était aussi sensible, même physiquement (sensible à la douleur notamment). Il ne semble pas avoir eu de dévotion spéciale envers tel saint en particulier, à l'exception de sainte Agnès (martyre romaine du début du IVe siècle, spécialement vénérée pour la pureté de sa foi et de sa chasteté) dont il portait une relique sur lui.

Dans les témoignages recueillis en vue de sa canonisation, les qualités intellectuelles de saint Thomas sont bien mentionnées, mais elles ne figurent pas au premier plan. À juste titre, dans ces circonstances, les témoignages prêtèrent une plus grande attention aux qualités théologales et morales de la vie de saint Thomas. Le temps permit de mieux saisir que Thomas fut l'un des plus grands théologiens chrétiens, un penseur génial par la profondeur pénétrante de sa compréhension de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église et de la tradition philosophique. Sa pensée manifeste, de manière unifiée, un sens intense du mystère et une profonde mise en œuvre de la raison. Thomas d'Aquin possédait en outre une qualité qui n'est pas donnée à tous les penseurs : celle de la synthèse, c'est-à-dire la capacité de trouver l'*ordre* dans les choses et parmi les mystères de la foi, de rendre compte de cet ordre et de

le mettre en relief. La reconnaissance de l'exceptionnelle valeur de l'enseignement de Thomas d'Aquin ne fut pas sans quelques péripéties, puisqu'après sa mort l'évêque de Paris, ainsi que deux évêques d'Oxford en Angleterre, condamnèrent des thèses qui, d'un côté, ne visaient pas directement Thomas, mais qui, de l'autre, pouvaient bien le toucher indirectement. Par ailleurs, des théologiens convoqués par l'évêque de Paris écartèrent directement des thèses de saint Thomas sur des points d'ordre principalement philosophique. Les Dominicains entrèrent alors en lice pour défendre la pensée de Thomas d'Aquin, et les chapitres généraux des Dominicains intervinrent pour recommander sa doctrine comme sûre et commune. Finalement, après la canonisation de Thomas, l'évêque de Paris annula la condamnation de son prédécesseur dans la mesure où elle avait pu atteindre saint Thomas.

Après sa mort (à vrai dire, de son vivant déjà), la pensée de saint Thomas fut enseignée non seulement chez les Dominicains, mais aussi au-delà, dans de nombreuses écoles et facultés de théologie et de philosophie, et dans plusieurs ordres religieux. Avant même sa canonisation, Thomas fut appelé « Doctor commun » : tel est son titre par excellence. Les doctrines de saint Thomas conquirent rapidement le monde théologique et philosophique au Moyen Âge : en dépit de certains courants contraires et de moments de crises, son enseignement fut considéré comme représentant la doctrine commune. Puis Thomas fut appelé « Doctor angélique » (ce titre ne devint prédominant, semble-t-il, qu'à partir du XVe siècle), soit en référence à sa chasteté et sa pureté, soit en référence à son intelligence contemplative, soit parce qu'il avait admirablement écrit sur les anges. Enfin, en 1567 le pape saint Pie V le déclara docteur de l'Église, au rang liturgique des quatre grands docteurs de l'Église d'Occident (Ambroise, Jérôme, Augustin et Grégoire le Grand), ce qui aurait sans doute rempli de confusion l'humble frère mendiant et aurait aussi suscité son étonnement, puisque l'Église lui reconnaissait ainsi une autorité équivalente à celle d'un Père de l'Église[8].

Après la canonisation de saint Thomas, on s'est surtout intéressé à sa pensée qu'on a discutée, enseignée, commentée et développée, mais on s'est peu intéressé à sa vie, comme si sa sainteté tenait tout entière dans son œuvre écrite à étudier et à enseigner. Même lorsque saint Thomas fut remis

8. Voir Serge-Thomas BONINO, « *Doctor communis*. Sur l'autorité doctrinale de Thomas d'Aquin au Moyen-Âge », dans Bruno BÉTHOUART et Cyrille DOUNOT (dir.), *Docteurs de la foi. Autorité, orthodoxie, enseignement*, Actes de la XXIXe université d'été du Carrefour d'histoire religieuse, Clermont-Ferrand 7-10 juillet 2021, "Les Cahiers du Littoral 2, n° 20", s.l. [Dunkerque], 2022, p. 87-103.

à l'honneur par le pape Léon XIII, à la fin du XIXe siècle, ce ne fut pas pour mettre en valeur sa personne, mais pour promouvoir sa pensée, son corps de doctrine. Il faut attendre une encyclique de Pie XI, en 1923 (*Studiorum ducem*), pour qu'un pape rappelle que la doctrine enseignée ne doit pas être séparée de la personne[9]. Parler d'un saint, c'est parler d'un homme qui a vécu avec Dieu, en union avec le Christ, rempli de l'Esprit Saint ; un homme qui a dit le vrai, qui a fait le bien et qui a pratiqué des vertus qui ont été vérifiées. L'encyclique de Pie XI ne souligne pas tant les vertus intellectuelles de saint Thomas (elle mentionne bien la sagesse acquise), mais plutôt sa charité, sa chasteté et son humilité, ainsi que la sagesse infuse et les autres dons de l'Esprit Saint. Depuis lors, on a redécouvert que saint Thomas est un maître non seulement par la profondeur de ses enseignements, mais aussi par la qualité de la vie chrétienne que Dieu lui a donné de mener.

3. La sainteté

Qu'est-ce que la sainteté ? Thomas d'Aquin a plusieurs fois traité cette question, longuement[10]. Au sens large, il conçoit la sainteté comme la consécration à Dieu et plus précisément la consécration au culte de Dieu, c'est-à-dire la pratique de la vertu de religion par laquelle on rend à Dieu ce qui lui est dû, en particulier l'adoration et le culte. Cette note de *consécration* est précisée par la conception de la sainteté comme *pureté*, c'est-à-dire comme une qualité de la personne qui est débarrassée de tout ce qui éloigne de Dieu, libérée des désordres intérieurs et rectifiée dans les justes rapports avec Dieu et avec autrui. À la pureté, saint Thomas associe la *fermeté* dans l'adhésion à Dieu. En résumé, « la sainteté désigne la pureté consacrée à Dieu[11] ». Par contraste, on peut dire que la sainteté s'oppose à tout ce qui est désordonné et détourné de Dieu. Tels sont les deux aspects généraux de la sainteté que Thomas souligne le plus fréquemment lorsqu'il parle de la sainteté : la pureté et la consécration à Dieu ou au culte de Dieu.

Plus précisément, au sens strict (c'est-à-dire dans un approfondissement qui va au cœur des choses), saint Thomas explique que la sainteté consiste dans la vie de la *charité* qui est un fruit de la grâce. La grâce, c'est la faveur

9. Voir Augustin Laffay, « Autour de *Studiorum ducem* (1923) : naissance et développement d'un intérêt pour le saint Thomas de l'histoire », *Nova et Vetera* 98 (2023), p. 289-302.

10. Voir Gilles Emery, « La "sainteté" selon Thomas d'Aquin », *Nova et Vetera* 98 (2023), p. 353-392.

11. Thomas d'Aquin, *Lectura super epistolam ad Hebraeos*, cap. 7, lect. 4 (éd. Marietti, n° 375).

de Dieu qui met dans l'âme d'une personne humaine, en principe par le baptême et les sacrements de la foi (ou en dehors des sacrements selon la sagesse et la volonté divines), une disposition fondamentale d'union à Dieu, un état de régénération, de vie nouvelle, qui fait d'une personne une créature nouvelle, un enfant de Dieu, un ami ou une amie de Dieu, dans son être même. Cette grâce, qui renouvelle l'être de la personne humaine, est la racine des vertus avec lesquelles elle est toujours donnée : les vertus théologales d'abord (la foi, l'espérance et la charité) ; les vertus morales infuses ensuite (on les appelles « infuses » parce qu'elles ne sont pas acquises par les ressources d'un exercice humain, mais elles sont directement données par Dieu), telles que la patience ou la tempérance infuses ; et avec les vertus théologales et les vertus morales infuses sont donnés les sept dons de l'Esprit Saint (sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte filiale) qui sont le couronnement de l'organisme de la grâce, car ces dons rendent la personne disponible et docile aux impulsions de l'Esprit Saint. En termes un peu plus techniques : la grâce habituelle sanctifiante est la vie divine en sa racine, dans l'être même de la personne humaine que Dieu unit à lui ; les vertus sont des dispositions à bien agir, les principes intérieurs de notre agir bon ; et les dons sont le perfectionnement par lequel la personne en grâce obéit promptement et comme spontanément à l'Esprit Saint qui illumine et qui pousse à agir. Ces dons ne sont pas réservés à certains chrétiens d'élite, mais ils sont constitutifs de toute sainteté. Selon Thomas d'Aquin, la grâce habituelle sanctifiante, les vertus théologales, les vertus morales infuses et les dons de l'Esprit Saint vont toujours ensemble et forment ce que l'on peut appeler l'organisme de la vie de la grâce.

Thomas d'Aquin propose une vie spirituelle pour tous, une mystique pour tout chrétien, dont le cœur est la vertu théologale de *charité* qui, comme floraison de la grâce sanctifiante, anime tout ce qu'il y a de saint dans une personne. Dans une formule ramassée, il explique par exemple que l'on est saint dans la mesure où l'on a la charité ; plus on vit de la charité, plus on est saint. Dans le même sens, pour saint Thomas, la vie religieuse (l'état des personnes consacrées qui ont fait des vœux de religion) n'est rien d'autre qu'un exercice pour parvenir à la sainteté par la pratique de la charité. Dans tous les cas, saint Thomas souligne la croissance dans la vie de sainteté. La sainteté procurée par la grâce, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit, est destinée à croître par la confirmation dans le bien, c'est-à-dire par un agir toujours plus conforme à Dieu, autrement dit par une charité toujours plus agissante et par une purification toujours plus profonde. « Si tu veux parvenir à l'union avec Dieu dans la patrie [c'est-à-dire dans la vie éternelle],

tu dois t'appliquer à t'unir à Lui ici-bas par tes bonnes actions. Et comment y parvient-on ? – Par la dilection[12]. »

Plus spécifiquement encore, Thomas d'Aquin explique ces aspects de la sainteté en référence au Christ Jésus. Être saint, c'est participer à la grâce qui remplissait l'âme humaine du Christ Jésus, c'est-à-dire être enfants de Dieu ; c'est participer aux vertus dont le Christ Jésus est la source et le modèle ; et c'est participer aux dons de l'Esprit Saint dont le Christ Jésus était comblé. En son humanité, le Christ Jésus fut rempli en plénitude de tout ce qui appartient à la vie de la grâce et donc de la sainteté, et il en fut rempli non seulement pour lui-même, mais aussi pour que, de lui, ce qui appartient à la vie de la grâce et donc de la sainteté soit répandu dans les membres de son corps qui est l'Église. Saint Thomas explique ainsi que, en vertu de l'incarnation, le Christ en tant qu'homme est « la racine de toute sainteté » et l'« indéfectible exemplaire de la sainteté » : par rapport aux autres saints, il est « le saint des saints[13] ». Puisqu'il a été élu afin que sa nature humaine fût assumée dans l'unité de sa personne divine, « la sainteté du Christ est la source de toute sainteté dans l'Église[14] ». Lorsque Thomas d'Aquin parle ainsi de la sainteté en référence au Christ, il montre aussi la nature essentiellement ecclésiale de la sainteté. Comme le Christ Époux est saint, l'Église Épouse doit être immaculée « ici-bas par la grâce et plus tard par la gloire[15] ».

En participant à la sainteté de l'humanité bienheureuse du Christ, c'est à la sainteté de Dieu en tant que Dieu que l'on participe, puisque par son humanité le Christ nous donne part à sa propre vie divine. C'est là ce que, suivant la tradition des Pères de l'Église, Thomas appelle la divinisation (ou : déification), c'est-à-dire la transformation de la personne humaine, dans l'être et dans l'agir, par la conformation à Dieu et l'union avec Dieu. « Il y a premièrement la sainteté de Dieu qui est lui-même le Saint des saints » ; puis, par les mystères de la vie du Christ, il y a deuxièmement la sainteté de ceux qui sont conformés, dans l'être et l'agir, à la sainteté de Dieu. Cette divinisation est une « conformation » au Fils de Dieu qui rend les saints « fils de Dieu » et amis de Dieu[16]. « L'adoption comme enfant de Dieu n'est

12. Id., Sermon *Beata gens* (éd. Léonine, t. 44/1, p. 320-321).

13. Id., *Lectura super epistolam ad Hebraeos*, cap. 1, lect. 4 (éd. Marietti, n° 65) ; *Lectura super primam epistolam ad Corinthios*, cap. 11, lect. 1 (éd. Marietti, n° 583).

14. Id., *Sum. theol.*, *III*ª, q. 83, a. 3, ad 2.

15. Id., *Lectura super epistolam ad Ephesios*, cap. 5, lect. 8 (éd. Marietti, n° 323).

16. Id., Sermon *Germinet terra* (éd. Léonine, t. 44/1, p. 286-287).

rien d'autre que la conformité au Christ qui est le Fils de Dieu par nature. […] Du fait que le Christ illumine les saints de la lumière de la sagesse et de la grâce, il leur donne de lui devenir conformes[17]. » En prenant les choses par l'autre bout, c'est-à-dire en regardant la sainteté à la lumière de la destinée que Dieu prépare pour ceux qu'il aime et qui l'aiment, Thomas d'Aquin explique la sainteté dans la perspective de la vie au ciel dans la vision de Dieu et, à la fin des temps, dans la résurrection glorieuse. Si, ici-bas dans notre vie terrestre, nous accueillons la grâce et la mettons en œuvre sous l'action de Dieu lui-même, c'est afin de parvenir avec le Christ (et dans le Christ) à la vie glorieuse de la vision de la sainte Trinité et de la résurrection ; autrement dit : afin de rejoindre le Christ glorieux auprès de son Père dans la communion de l'Esprit Saint.

Le principe fondamental qui anime l'enseignement de Thomas d'Aquin sur la sainteté est le suivant : « à chacun [Dieu] donne la grâce qui est proportionnée à ce pour quoi il a été élu[18] ». Le Christ en tant qu'homme a été élu afin que sa nature humaine fût assumée dans l'unité de sa personne divine : il a donc reçu une grâce correspondante, qui fait de lui la source de toute sainteté. En deuxième lieu vient la Vierge Marie qui a été élue pour être la Mère du Fils incarné. Après le Christ, la Vierge Marie possède la plus grande plénitude de grâce et de sainteté, car elle a reçu tout ce qu'il fallait pour qu'elle fût la digne Mère du Sauveur. En troisième lieu viennent les Apôtres qui, écrit saint Thomas, « ont été élus parmi les saints pour une plus grande dignité, c'est-à-dire pour que, ayant reçu immédiatement du Christ lui-même ce qui concerne le salut, ils le transmissent aux autres et qu'ainsi l'Église fût d'une certaine manière fondée en eux […]. Et c'est pourquoi Dieu leur a donné une grâce plus abondante qu'aux autres[19] ». Saint Thomas insiste beaucoup sur ce point : après le Christ Jésus et sa Mère, « les Apôtres ont la prééminence sur tous les autres saints[20] ». Dans un sermon pour la Toussaint, Thomas présente les « ordres » ou groupes de saints suivant les béatitudes enseignées par le Christ dans l'évangile selon saint Matthieu (Mt 5,3-11) : les pauvres, les doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, les miséricordieux, les cœurs purs et les artisans de paix[21].

17. Id., *Lectura super epistolam ad Romanos*, cap. 8, lect. 6 (éd. Marietti, n° 704).

18. Id., *Lectura super epistolam ad Romanos*, cap. 8, lect. 5 (éd. Marietti, n° 678).

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, (éd. Marietti, n° 676).

21. Id., Sermon *Beata gens* (éd. Léonine, t. 44/1), p. 323.

En résumé, la « sainteté » se rapporte à la consécration à Dieu et au culte de Dieu ainsi qu'à la pureté (pureté de la bonté), et plus formellement à la grâce et à la charité pour Dieu et le prochain qui, par et dans le Christ Jésus, nous rendent participants de la vie divine et nous conforment à Dieu, dans l'être et l'agir, en vue de l'union avec Dieu dans l'Église du ciel.

4. Quelques aspects de la pensée et de la spiritualité de Thomas d'Aquin

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la théologie et la philosophie de Thomas d'Aquin. Je me limite à indiquer brièvement cinq aspects qui, parmi beaucoup d'autres, me paraissent caractéristiques de son enseignement théologique et philosophique, ainsi que de sa spiritualité.

Premièrement, saint Thomas avait un sens très fort de la primauté et de la centralité de Dieu ; non seulement Dieu dans son unité (« le bon Dieu »), mais aussi Dieu dans la surabondance communicative intérieure de sa sagesse et de son amour, c'est-à-dire Dieu Trinité : Père, Fils et Esprit Saint. Lorsque Thomas explique l'objet de la révélation, c'est-à-dire ce dont parlent l'Écriture Sainte et l'Église, il le définit d'une manière qui n'était pas partagée par tous ses contemporains. Pour Thomas, l'objet de la révélation, et l'objet du regard croyant en tant que tel, c'est Dieu : Dieu en lui-même, Dieu comme source des créatures, et Dieu comme fin ou but des créatures qui recherchent toutes à lui devenir en quelque façon semblables[22]. Ce « théocentrisme » (Dieu au centre) anime toute la théologie et la spiritualité de Thomas d'Aquin. Ainsi, lorsqu'il explique la motivation et le sens de son activité de théologien, il l'exprime de la manière suivante, en empruntant ses mots à saint Hilaire de Poitiers : « La tâche principale de ma vie, à laquelle je me sens en conscience obligé devant Dieu, c'est que toutes mes paroles et tous mes sentiments parlent de lui[23]. » Nous trouvons ici un écho de saint Dominique qui, nous rapportent ceux qui l'ont connu, parlait toujours avec Dieu ou de Dieu.

Le deuxième aspect, déjà indiqué plus haut dans la compréhension de la sainteté, consiste en l'attachement de Thomas d'Aquin au Christ Jésus et dans la place qu'il lui reconnaît au centre de la foi. D'une part, sa dévotion au crucifix l'atteste bien : les récits biographiques ou hagiographiques sur Thomas en rapportent plusieurs exemples. Le plus fameux est sans doute un

22. Id., *Sum. theol.*, *I*ª, q. 1, a. 7 ; cf. *Summa contra Gentiles*, lib. I, cap. 9 (éd. Marietti, n° 57).

23. Id., *Summa contra Gentiles*, lib. I, cap. 2 (éd. Marietti, n° 9). Le mot latin traduit ici par « sentiments » est *sensus*, qui peut aussi signifier « pensée » et se référer alors à la saisie et à l'enseignement de la vérité.

épisode observé au couvent de Naples. Suivant le récit de son biographe, Thomas y rédigeait alors la troisième partie de la *Somme de théologie* sur la passion et la résurrection du Christ. On le trouve un matin priant devant un crucifix dans une chapelle de l'église dominicaine. Le frère sacristain entend une voix venant du crucifix : « "Thomas, tu as bien écrit sur moi, que recevras-tu de moi en récompense de ton labeur ?" Thomas répondit : "Rien d'autre que Toi, Seigneur ![24]" » D'autre part, cette place du Christ se retrouve dans ses exposés théologiques : « La foi chrétienne consiste principalement dans la confession de la Sainte Trinité, et elle se glorifie spécialement dans la croix de Notre Seigneur Jésus Christ[25] » ; « Le Seigneur a enseigné que la connaissance qui procure la béatitude consiste en deux choses : la divinité de la Trinité et l'humanité du Christ[26]. » En effet, « personne n'a jamais eu la grâce de l'Esprit Saint autrement que par la foi au Christ, explicite ou implicite[27] ». Au début de son étude du Christ, dans la *Somme de théologie*, saint Thomas explique : « Notre Sauveur le Seigneur Jésus Christ [...] nous a montré *en lui-même* le chemin de la vérité par lequel nous pouvons parvenir à la béatitude de la vie éternelle en ressuscitant[28]. » La contemplation du Christ réunit tous les mystères de la foi. Nous y trouvons en particulier la charité que Thomas a placée au cœur de sa compréhension de la sainteté :

> Tout ce qui est dans le mystère de la rédemption des hommes et de l'incarnation du Christ est tout entier l'œuvre de la charité. Car le fait qu'il a été incarné procéda de la charité. [...] Et qu'il a été mort, cela procéda de la charité. [...] C'est pourquoi connaître la charité du Christ, c'est connaître tous les mystères de l'incarnation du Christ et de notre rédemption qui ont procédé de la charité sans mesure de Dieu – charité qui surpasse toute intelligence créée et la science de tous, car elle ne peut pas être pleinement comprise par notre pensée[29].

Un troisième aspect caractéristique de la théologie, de la philosophie et de la spiritualité de saint Thomas réside dans son sens très vif de la noblesse de la création. Thomas avait une vue très profonde de la valeur et de la

24. Guillaume de Tocco, *L'histoire de saint Thomas d'Aquin*, Traduction française du dernier état du texte (1323) avec introduction et notes par Claire Le Brun-Gouanvic, "Sagesses chrétiennes", Cerf, Paris, 2005, p. 85 (chapitre 34).

25. Thomas d'Aquin, *De rationibus fidei*, cap. 1.

26. Id., *Compendium theologiae* I, cap. 2

27. Id., *Sum. theol.*, I^a-II^{ae}, q. 106, a. 1, ad 3.

28. Id., *Sum. theol.*, Prologus. Dans la traduction française, les italiques sont nôtres.

29. Id., *Lectura super epistolam ad Ephesios*, cap. 3, lect. 5 (éd. Marietti, n° 178). Dans la traduction française, les italiques sont nôtres.

dignité des créatures, prises aussi bien individuellement que comme formant un tout ordonné. En reconnaissant aux créatures leur valeur propre, saint Thomas fut amené à mettre en valeur l'action propre des créatures sous la motion de Dieu. Cela l'a aussi conduit à respecter la valeur propre des sciences de la nature et de la philosophie. Il en va de même pour sa conception de l'être humain. La foi reconnaît dans la personne humaine une image de Dieu, mais la philosophie peut déjà discerner, par exemple, la profonde unité de l'homme (âme et corps, la personne humaine est indéfectiblement une, l'âme étant unie au corps comme seule forme animant le corps – thèse qui lui valut des critiques à son époque). Et de la personne humaine, il a dégagé une conception très profonde : ses mouvements internes, le rapport entre les sens, les passions, l'intelligence et la volonté, non seulement de l'homme pris individuellement, mais aussi dans sa nature sociale.

Le quatrième aspect, qui mérite une mention spéciale, se trouve dans son approche de la morale (ou éthique) : une morale du bonheur. Toute la doctrine morale de saint Thomas est placée sous le signe de la béatitude que l'homme désire et que Dieu, par sa grâce, lui donne d'atteindre. Cette perspective du bonheur amena saint Thomas à développer une morale des vertus – non pas la vertu au sens petit-bourgeois qui cache une hypocrise, mais la vertu comme disposition stable à faire le bien, qu'il faut cultiver et que Dieu nous donne pour être uni à Lui. Cela reste d'une très grande actualité aujourd'hui. Tu veux être heureux ? Imite les saints, aime Dieu et agis bien.

Enfin, une caractéristique saisissante de Thomas d'Aquin est son sens très vif de notre vocation à voir Dieu. De fait, c'est cette vocation qui appelle une éthique du bonheur et des vertus. Notre soif de bonheur ne pourra être étanchée que dans la vision de Dieu face à face, c'est-à-dire dans l'union la plus profonde avec Dieu par une contemplation immédiate et directe au ciel. Notre vie est « aimantée » par la *vision de Dieu* dont le désir est inscrit dans notre nature et que la grâce nous fait connaître en nous y préparant. Le vrai bonheur ne réside dans rien moins que voir Dieu : ce désir anime toutes nos autres quêtes, et c'est à son accomplissement que le Christ Jésus nous conduit par le don de son Esprit Saint.

5. La vénération des saints et de leurs reliques

La vénération des reliques (le mot signifie « ce qui reste ») des martyrs et des saints est attestée très tôt dans l'Antiquité chrétienne. Thomas la pratiquait personnellement, notamment par la relique de sainte Agnès qu'il portait à son cou. Conscient du risque de superstition qu'il faut bien sûr éviter, il expli-

quait que si l'on porte sur soi des reliques afin d'être protégé, ce doit être en raison de la confiance que l'on place en Dieu et dans ses saints[30] : la vénération des reliques d'un saint est un culte rendu à Dieu à travers le saint. Sur cette base, Thomas d'Aquin expliquait la vénération des reliques des saints en faisant valoir trois motifs. Le premier motif, placé sous le signe de l'amitié (charité), est d'ordre anthropologique, christologique, théologal et ecclésial :

> Celui qui aime quelqu'un vénère également après sa mort ce qui reste de lui, non seulement son corps ou des parties de son corps, mais encore des objets extérieurs, vêtements ou autres choses semblables. Or il est manifeste que nous devons avoir de la vénération pour les saints de Dieu, puisqu'ils sont membres de Christ, amis de Dieu, et aussi nos intercesseurs[31].

Cette explication repose d'abord sur la donnée fondamentale des relations humaines ; elle se déploie ensuite par la communion de charité qui, dans le Christ, réunit les croyants sur la terre et les saints au ciel ; enfin, elle s'achève dans le rôle que les saints parvenus à la béatitude exercent en faveur de ceux qui sont encore en chemin. Les saints, qui sont les amis de Dieu, sont aussi nos amis. Dans l'énoncé de ce premier motif, saint Thomas mentionne « l'intercession » (la prière) des saints en notre faveur. Il fournit ailleurs des explications plus développées. « Nous célébrons les saints qui ont déjà atteint la béatitude afin d'être (1) aidés par leurs suffrages, (2) édifiés par leurs exemples et (3) provoqués à la récompense[32] » ; « ils nous ont enseignés, ils nous ont instruits, ils nous ont donné l'exemple d'une vie droite[33] ». Thomas fait valoir les suffrages des saints qui incluent l'*intercession* et dont la valeur se prend de la charité qui est la raison du *mérite* des saints. À cela s'ajoutent : l'*exemple* de leur vie ; l'*enseignement* qu'ils ont donné par leur vie et, lorsqu'il s'agit de docteurs, par leur doctrine ; la confiance, l'impulsion ou la *stimulation* que les saints, parvenus à la béatitude, nous donnent pour marcher nous-même vers la béatitude du ciel.

Pour Thomas d'Aquin, le corps humain est « une certaine plénitude de l'âme[34] ». La sainteté est d'abord spirituelle, mais elle est aussi corporelle,

30. ID., *Sum. theol.*, *II^{a}-II^{ae}*, q. 96, a. 4, ad 3.

31. ID., *Sum. theol.*, *III^{a}*, q. 25, a. 6, resp.

32. ID., Sermon *Beati qui habitant* (éd. Léonine, t. 44/1, p. 299).

33. ID., Sermon *Beata gens* (éd. Léonine, t. 44/1, p. 317).

34. ID., *Lectura super epistolam ad Ephesios*, cap. 1, lect. 8 (éd. Marietti, n° 71) : Thomas y compare le corps humain comme « plénitude de l'âme » et l'Église comme « plénitude du Christ ». Cf. Marie-Joseph NICOLAS, « Le corps humain », *Revue Thomiste* 79 (1979), p. 357-387 ; Gilles EMERY, « L'unité de l'homme, âme et corps, chez S. Thomas d'Aquin », *Nova et Vetera* 75/2 (2000/2), p. 53-76.

car le corps participe à la vie de l'âme et il est comme le champ expressif de l'âme. Le corps participe donc à la sainteté de l'âme. Vénérer la relique d'un saint, c'est être spirituellement et corporellement avec lui. La relique est le signe tangible de la présence agissante du saint, c'est-à-dire de la présence de Dieu qui agit par le saint, pour ceux qui s'approchent de cette relique avec foi et dévotion. Cela signifie que vénérer la relique d'un saint, c'est désirer soi-même être saint, dans la communion des saints du ciel et de la terre. La foi chrétienne est une religion non seulement de l'esprit, mais aussi de la matière. Le culte dans lequel la foi s'exprime prend la forme de la vénération des reliques des saints à cause de la sanctification que Dieu accomplit par le moyen du corps de nos amis les saints. Certes, la relique n'est pas identique à un sacrement, elle ne procure pas la grâce comme un sacrement. Pour désigner les reliques, on parle plutôt de « sacramental ». La vénération de la relique d'un saint est l'occasion que Dieu accueille pour procurer des grâces et accorder des dons, c'est-à-dire pour affermir notre amitié avec lui. Pour ces raisons, le deuxième motif avancé par Thomas d'Aquin fait valoir l'œuvre de l'Esprit Saint qui a non seulement habité le corps des saints durant leur vie terrestre, mais aussi agi à travers le corps de ces saints :

> En leur mémoire, nous devons vénérer dignement toutes leurs reliques et surtout leurs corps qui furent les temples et les instruments de l'Esprit Saint qui habitait et agissait en eux, et qui doivent être rendus conformes au corps du Christ par la résurrection glorieuse[35].

L'habitation de l'Esprit Saint a donné toute leur dignité au corps des saints durant leur vie sur terre (« temples »), et l'Esprit s'est aussi servi du corps des saints comme d'un organe, un moyen (« instruments ») pour faire rayonner la sainteté. En mémoire de cela, nous vénérons les reliques afin que, à cette occasion, en mémoire du corps habité par l'Esprit Saint, cet Esprit nous donne part à la sainteté. À cette action de l'Esprit Saint, ce deuxième motif associe la résurrection du corps des saints à la fin des temps. Nous vénérons la relique d'un saint parce que nous croyons que le corps de ce saint sera, comme le dit saint Paul, conformé au corps de gloire du Christ ressuscité[36], et nous demandons que la même chose nous soit donnée. Le corps mort d'un saint, sa relique, n'est certes pas identique à son corps

35. Thomas d'Aquin, *Sum. theol.*, *III*ª, q. 25, a. 6, resp.

36. Ph 3,20-21 : « Nous avons notre citoyenneté dans les cieux, d'où nous attendons comme sauveur le Seigneur Jésus Christ, lui qui transformera nos pauvres corps à l'image de son corps glorieux. »

vivant, parce qu'il n'est plus animé par son âme. Mais le corps mort du saint est identique à son corps vivant par la matière, laquelle sera réunie à l'âme (sa forme) dans la résurrection[37]. Nous ne vénérons en aucun cas la mort, mais bien la vie, plus spécifiquement cette vie que la résurrection donnera au corps lorsque la gloire de l'âme, voyant Dieu face à face, rejaillira sur le corps et fera participer le corps à la béatitude de l'âme. La vénération des saints est une profession d'espérance en la résurrection, lorsque le corps sera associé à la joie de l'âme, dans l'Église ressuscitée du ciel, conformée au Christ dans la vision de la Sainte Trinité.

Et voici le troisième motif : « Dieu lui-même honore les reliques des saints, comme il convient, en accomplissant des miracles en leur présence.[38] » La formulation de ce troisième motif mérite l'attention. En effet, Thomas d'Aquin enseigne constamment que Dieu seul peut accomplir des miracles. S'il y a miracle, c'est donc par une action de Dieu qui, ainsi, glorifie lui-même les reliques des saints ! On pourra dire que Dieu est la cause « principale » du miracle, que le saint est sa cause « instrumentale », et que la relique est sa cause « matérielle ».

Pour conclure, il convient de bien saisir que la vénération des saints et de leurs reliques constitue un *acte de foi* dont l'objet premier ne peut être que Dieu : « L'honneur que nous rendons aux saints est une certaine profession de foi par laquelle nous croyons la gloire des saints[39]. » La vénération des saints est également une profession de foi dans l'Église. L'*Église* est une dans les trois états des membres qui la constituent : ceux, comme nous, en pèlerinage sur la terre ; ceux qui sont en purification au purgatoire ; et ceux qui, dans la gloire, contemplent Dieu Trinité en pleine lumière. Ce qui constitue la communion des membres de l'Église en ces trois états, c'est-à-dire la communion des saints, c'est la *charité* envers Dieu et le prochain. Les saints, par cette charité et suivant les dispositions de la providence de Dieu, prennent soin de nous. Ainsi, l'enseignement de Thomas d'Aquin sur les saints invite à une ferme *espérance* : les saints sont en très grand nombre. Le fait que les saints constituent une « multitude nombreuse » contribue à notre sécurité : « De nombreux saints sont avec nous[40]. » Nous trouvons ainsi, au cœur du culte des saints, les trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité.

37. Thomas d'Aquin, *Sum. theol.*, *III*ª, q. 25, a. 6, ad 3.

38. *Ibid.*, resp.

39. Id., *Quodlibet* IX, q. 8, a. un. (éd. Léonine, t. 25/1, p. 119).

40. Id., Sermon *Beata gens* (éd. Léonine, t. 44/1, p. 322).

« La multitude des saints dans la patrie est donc une joie pour les saints, un honneur pour Dieu et une sécurité pour nous[41]. » La vénération de saint Thomas d'Aquin et de ses reliques s'inscrit précisément dans cette perspective de la *joie* des bienheureux qui nous appellent à les rejoindre (on peut penser ici aux fresques de Fra Angelico), de l'*honneur* rendu à Dieu (vertu de religion) par la foi, l'espérance et la charité qui animent un tel culte, et de la *sécurité* (aide et protection) que les saints nous offrent par leur intercession et leurs mérites dont l'âme est la charité.

Gilles EMERY, OP

41. *Ibid.*